

# La génération sacrifiée

• D'avril à juillet 1994, un génocide fit plus de 800 000 morts au Rwanda.

• Les enfants qui ont survécu à la tragédie vivent sous le poids écrasant du souvenir.

• Certains s'emploient à combattre le doute ou l'oubli en entretenant la mémoire.

## Les enfants perdus du Rwanda, vingt et un ans après...

**Reportage Annick Hovine**  
Envoyée spéciale au Rwanda

**D**ans l'avion qui doit atterrir à Kigali dans quelques minutes, une hôtesse rappelle au micro que le gouvernement a définitivement banni les sachets en plastique sur tout le territoire rwandais. Les touristes et autres visiteurs qui ont acheté des articles en boutique hors taxes sont donc priés de les enfourer dans leurs bagages avant de débarquer à l'aéroport de Kanombe, dans la banlieue est de la capitale.

Darius, 33 ans, hausse légèrement les épaules, songeur. *"C'est vrai que c'est bien pour l'environnement. C'est propre. Tout a changé au Rwanda. Le pays s'est remis debout très vite." Trop vite ? "Ici, vous pouvez créer une entreprise en huit heures. C'est possible ! Mais il y en a qui ne suivent pas. Beaucoup restent au bord du chemin."*

Le jeune homme vit exilé en France, à deux pas de Genève, où il travaille dans un grand hôtel international. Il revient chaque année au Rwanda. Pour revoir le pays, les cousins – la seule famille qui lui reste. En avril 1994, au moment où le génocide a éclaté, Darius avait 12 ans. Ses parents, deux frères et une de ses sœurs ont été tués à la machette. Le jeune garçon s'est d'abord caché chez des voisins avant de partir vers l'ouest deux mois plus tard. Seul, à pied. Il a été happé par le flot de réfugiés qui se dirigeaient vers Goma. Il ferme les yeux, appuie son front sur le siège devant lui. *"Il y a des images qui ne me quittent pas."*

### Besoin de revoir le pays

Darius n'est pas resté à Goma. Il a fui plus loin au Congo, de l'autre côté du Kivu, d'où il a pu partir pour rejoindre trois sœurs et un frère qui s'étaient établis en Europe et qui avaient donc échappé au génocide.

La France lui a octroyé le statut de réfugié avant de lui accorder la nationalité française. *"J'ai mis fin à mon contrat dans l'horeca et je suis parti au Rwanda. J'avais*

*besoin de revoir le pays",* explique-t-il.

C'était il y a cinq ans. Depuis, il revient chaque année, un mois ou deux, mais jamais avec l'intention de s'y installer. *"Je ne pourrais pas, dit-il. "C'est comme ça. J'ai toujours la rage en moi, mais elle n'est pas dirigée contre les autres. Elle me fait avancer. Quand, enfant, on a vécu la guerre, un génocide, c'est dur de l'oublier." Mais Darius affirme ne pas se bloquer sur ses souvenirs. "Les portes fermées, je les ouvre. Mais il faudra deux générations pour passer au-dessus de ça." Ça ? Avril 1994. "Les adultes aujourd'hui vivent toujours mal. C'est dur de porter la culpabilité quand ses parents ont tué. C'est dur de souffrir parce que ses parents ont été tués."*

### Une fosse commune de 6 000 corps

A 125 kilomètres au sud de Kigali, sur la route de Butare, on accède au mémorial du génocide de Murambi par une piste en terre, défoncée par les fortes pluies de cette fin février. Construit en 1990 pour héberger un complexe scolaire technique, Murambi est devenu un cimetière pour 35 000 victimes de la folie humaine. Plus de 50 000 hommes, femmes et enfants des proches environs

sont morts ici – mais tous les corps n'ont pas été retrouvés. Des victimes entraînées dans un véritable traquenard. Les autorités locales et les ex-Forces armées rwandaises (FAR) avaient invité ces gens à se regrouper sur cette colline éloignée, où on pouvait couper les accès routiers, sous prétexte de garantir leur sécurité. Ces malheureux furent effroyablement massacrés.

*"Il y a des gens qui ne croient pas qu'il y a eu un génocide au Rwanda. C'est pour cela qu'on y montre les corps, préservés dans la chaux, de 1000 personnes. Ce lieu existe pour témoigner mais aussi pour éduquer les jeunes qui n'ont pas connu le génocide",* explique Eric, 34 ans, guide du mémorial. *"Ici, désigne-t-il, c'est une fosse commune de 6 000 corps. Les soldats français jouaient au volley ici..."*

L'état-major de l'armée française, qui est intervenue au Rwanda à partir de

l'été 1994 pour la fameuse "Opération turquoise", était effectivement basé dans ce complexe de Murambi.

### Juste après Pâques

Sur une étagère, on distingue, entassés pêle-mêle, des pagnes, des foulards, des pantalons, des tissus porte-bébés, tachés de sang; sur une autre, des monceaux de sandales veuves – les effets personnels des victimes dont on a retrouvé les corps.

Dans les bâtiments qui devaient servir de classes, on a entreposé les corps, squelettes blanchis par la chaux, couchés dignement sur des planches de bois dans la position cruellement évocatrice de leur dernier souffle. Eric fait le tour chaque jour, ouvre les portes aux visiteurs, saisis, tétanisés, bouleversés. *"Ça nous éduque",* dit-il doucement.

S'il répugne à en parler, il se souvient distinctement des premiers jours du génocide. Il avait 14 ans. *"C'était juste après Pâques. Le 3 avril, on avait fêté le baptême de mon petit frère. On avait invité tous les voisins. Et quelques jours après, ceux-là*

*nous ont tués." Ses parents, ses frères, ses sœurs : tous sont morts. Sauf lui. Ce maudit jour, il était en visite chez sa tante Esther, survivante comme lui.*

### Trop petites pour comprendre

Jean-Marie, 35 ans, travaille comme entrepreneur de construction à Nyamagabe, dans la province du Sud. Lui aussi est un rescapé du génocide. *"J'avais 14 ans. J'habitais à Gitarama. Les Interahamwe (les miliciens hutus, NdIR) cherchaient les Tutsis. Un ami de la famille m'a caché jusqu'en juin." Jean-Marie garde les yeux baissés, évite de croiser le regard. "C'est bientôt le mois d'avril. C'est une période très difficile où les souvenirs et le traumatisme qu'on a subis remontent à la surface." Il a deux petites filles, Lise, 7 ans, et Aimée, 3 ans. "On va leur raconter plus tard. Elles sont encore trop petites pour comprendre. Elles, c'est l'avenir du Rwanda. Moi, je suis la génération sacrifiée."*

# 1000

## CADAVRES PRÉSERVÉS

Au mémorial de Murambi, mille squelettes, conservés dans la chaux, sont exposés pour convaincre ceux qui doutent de la réalité du génocide.

*“C’est dur de porter la culpabilité quand ses parents ont tué. C’est dur de souffrir parce que ses parents ont été tués.”*

### DARIUS

Douze ans lors du génocide.

## “Quand je sortirai de prison, je serai vieux...”

**V**endredi, c’est le seul jour de visite pour les détenus de la prison de Butare, dans la province du Sud. De la route, il faut suivre pendant près de 500 mètres un chemin de terre qui longe à certains endroits une bananeraie pour arriver à la grille d’entrée.

Selon l’officier de sécurité de piquet, il y aurait ici quelque 900 détenus, dont la plupart sont condamnés pour génocide. Mais ils ne restent pas enfermés toute la journée en cellule. Ceux qui ont “un bon comportement” peuvent travailler à l’extérieur, dans les champs ou sur les chantiers de construction. On les identifie de loin par les couleurs vives de leurs tenues : orange pour les condamnés; rose pour les prévenus.

Pelle à la main et casque vissé sur la tête, Elie patauge à pieds nus dans la boue dans le chantier du

nouveau stade de la ville, dont la prison de Butare a décroché le contrat de construction. Incarcéré depuis dix-neuf ans, il est le chef d’équipe des six prisonniers qui viennent ici quotidiennement monter les murs d’enceinte.

*“C’est dommage, vraiment...”*

Il explique qu’il a été condamné à vingt-huit ans de prison en 1996. Pour quelle raison ? Elie, qui est né en 1957 à Butare, où il a grandi, refuse de répondre franchement. *“C’est dommage, vraiment...”*, élude-t-il dans un français hésitant. Mais il n’y a guère de doutes sur la nature de ses crimes; au-delà de cinq ans, ce sont des génocidaires, explique un surveillant.

A la prison, il ne reçoit aucune visite. *“Je n’ai pas de famille”*, affirme-t-il. Sauf qu’au Rwanda, *“cela n’existe pas”*, commente le responsable d’une ONG locale. *“Il y a toujours un cousin, un voisin, un neveu... Il avait peut-être une femme et des enfants, qui se sont détournés de lui à cause de ses actes. Cela arrive souvent. Ils ne veulent plus rien à voir avec lui.”*

A 58 ans, Elie a l’air usé. Quand il sera libéré, dans neuf ans, il aura 67 ans... *“Quand je sortirai, je serai vieux. Qu’est-ce que je vais faire ? Je ne sais pas. Seul le Seigneur pourra me donner la paix et la sécurité.”*

**An.H., à Butare**